

A.I.R.E.

Association pour l'Instauration d'un Revenu d'Existence

affiliée au **B**asic **I**ncome **E**arth **N**etwork

Siège social : c/o Futuribles International – 55 rue de Varenne – 75007 Paris

Secrétariat : AIRE – 33 avenue des Fauvettes – 91440 Bures-sur-Yvette

Lettre de liaison n° 61

Été 2009

Sommaire

<input type="checkbox"/> Avant propos	2
<input type="checkbox"/> Note de lecture <i>Jacques Berthillier</i>	2
<input type="checkbox"/> 1^{re} partie du condensé du livre « Une clémente économie : au-delà du revenu d'existence » de Yoland Bresson Vers une nouvelle société <i>Jean-Paul Brasseur¹</i>	3
Avant propos	3
Liberté — Égalité ?	3
I - Un monde communiste et libéral : chimère ou nouvel horizon	7
1.1 - De l'inégalité à l'égalité des revenus	8
1.2 - Le Communisme de l'Histoire et la nouveauté du communisme libéral	12
1.3 - L'erreur de Marx	16
1.4 - La mutation et l'éveil d'une conscience planétaire	17
<input type="checkbox"/> Vie de l'association	20

1. La présente lettre de liaison reprend l'intégralité du condensé réalisé par Jean-Paul Brasseur, responsable de Vivant Europe, de l'ouvrage de Yoland Bresson « Une clémente économie : au-delà du revenu d'existence ». les deuxième et troisième parties du condensé seront reprises dans la lettre de liaison n° 62.

Directeur de la publication: Jacques Berthillier

Pensez à renouveler votre abonnement à la lettre de liaison: 30 €/an (4 numéros)
par chèque à l'ordre de A.I.R.E.

L'abonnement est gratuit pour les membres de l'association à jour de leur cotisation.

Courriel: contact.aire@wanadoo.fr - Site: www.revenudexistence.org

Avant propos

Les conséquences de la crise économique, financière et sociale se font sentir avec acuité. Il nous a donc semblé opportun de donner une plus large diffusion à l'ouvrage de Yoland Bresson, d'une brûlante actualité « Une clémente économie: au-delà du revenu d'existence » (L'esprit frappeur Ed.). À cette fin Jean-Paul Bresseur, par ailleurs responsable de Vivant Europe, en a réalisé un excellent condensé (traduit en anglais et bientôt en allemand), qui vient d'être distribué à l'ensemble des parlementaires européens et présidents de commissions et le sera sous peu aux parlementaires français et belges (députés et sénateurs). En outre, l'Aire a décidé de réserver ses deux prochaines Lettres de liaison à la reproduction intégrale de ce condensé (1^{re} partie repris dans la Lettre de liaison de l'été 2009 et 2^e partie dès octobre dans la Lettre de liaison de l'automne). Pour vous engager à les lire nous vous invitons à prendre connaissance de la présente note de lecture portant sur le dernier ouvrage de Yoland Bresson « Une clémente économie ».

Note de lecture

Une clémente économie: au-delà du revenu d'existence
Yoland Bresson (L'esprit frappeur Ed.)

La présente note met en exergue l'une des pensées qui sous-tend l'œuvre de l'auteur: comment associer Liberté, Égalité, Fraternité.

Quand la liberté avance il semble qu'inexorablement l'égalité doit reculer pour donner libre court aux égoïsmes. Et lorsqu'on veut imposer une plus grande égalité, c'est la liberté qui recule. Il semble donc y avoir opposition entre la liberté et l'égalité, fermant ainsi la voie à la fraternité. Comment, dès lors, passer, sans violence et avec succès, d'un monde tel qu'il est actuellement à un autre plus fraternel? Pour l'auteur, en modifiant la « génétique » de notre société par la disjonction entre la production des richesses et leur répartition, la répartition pour sa part devant être choisie démocratiquement à partir de règles transparentes, évolutives et révisables. Dans la société actuelle, alors que le plein-emploi ne peut plus être assuré en permanence, seuls ceux qui participent à la production peuvent prétendre à un revenu. Ainsi, un marché sans contre poids exclut nombre d'hommes et de femmes, les condamne à la pauvreté et à lutter pour leur survie. Il devient donc urgent de trouver d'autres formes de reconnaissance sociale et de revenus, car les études et recherches prouvent que tout groupe humain ne se constitue, existe et ne perdure que s'il assure à ses membres intégration, différenciation et sécurité. Et point de sécurité sans un minimum de revenu, quoi qu'il arrive.

Dès lors, l'attribution à chaque être humain d'un revenu déconnecté de tout acte de production apparaît inévitable. Et c'est précisément par la disjonction entre production et répartition des richesses que l'on apporte à la société le gène d'un changement majeur.

En effet, ce revenu (le revenu d'existence) d'une part libère l'individu de la pauvreté et de la lutte infernale pour la survie, lisse les fluctuations de revenus induites par l'intermittence du travail et, d'autre part, son cumul avec tout revenu d'activité permet à chacun d'exprimer ses talents, son esprit d'initiative, et de devenir l'artisan de sa propre vie. Par ailleurs, son introduction au niveau de l'Union européenne puis sa généralisation au monde entier, avec une valeur monétaire qui tienne compte des différences de niveau de vie et de richesse collective de chaque région, permettraient de concrétiser la solidarité devant exister entre les peuples dans un élan de fraternité, dès lors que les pays riches y apporteraient leur contribution. Cette nouvelle idéologie solidariste, entre ces deux rives extrêmes que sont l'individualisme et le collectif, serait l'expression d'une organisation solidaire dans l'unité du corps social, à même d'enrichir la fraternité, de réduire les inégalités, tout en laissant s'exprimer la liberté individuelle. Ainsi se verrait mieux concrétisée la devise: *Liberté, Égalité, Fraternité.*

Évidemment, l'instauration d'un revenu d'existence n'est pas une fin en soi mais la règle minimum de partage qui s'impose dans la configuration sociale actuelle, la première étape de l'inévitable réorganisation rendue nécessaire par la prodigieuse mutation économique à laquelle nous assistons. Elle est l'amorce d'un processus d'évolution sociale vers plus de liberté, d'égalité, de fraternité, pour une société moins violente, plus clémente, plus humaine. Dans le monde de la rareté matérielle (en voie de disparition dans les économies développées) c'est l'appropriation qui sécurisait. Dans l'économie d'abondance qui s'ouvre à nous, si nous savons utiliser à bon escient les progrès scientifiques et technologiques en devenir, c'est le partage, facteur de développement humain, qui enrichit à l'inverse de

l'appropriation qui restreint et appauvrit. Avec la fin progressive de la rareté matérielle, si l'on élimine le superflu, la relation aux choses qui avait supplanté la relation entre les hommes perdra de sa prééminence. Une nouvelle idéologie fraternelle viendra corriger, voire supplanter, l'idéologie individualiste. Comme le dit Yoland Bresson dans sa conclusion « Disjoindre la

production de la répartition des richesses, commencer par le revenu d'existence et faire évoluer la règle de partage en toute transparence et démocratiquement, c'est oser le premier pas ensemble pour une société plus égalitaire, plus libre, plus fraternelle ».

Jacques Berthillier

Condensé¹ du livre de Yoland Bresson²

Une clémente économie : « Au-delà du revenu d'existence »

Vers une nouvelle société

1. Ce travail a été réalisé par Jean-Paul Brasseur, responsable de Vivant-Europe et vérifié par Yoland Bresson.

2. Professeur Emérite d'économie. L'ouvrage : « Une clémente économie au-delà du revenu d'existence » est paru aux éditions « l'Esprit Frappeur » 2008.

Avant-propos

Marx a dit : « Les hommes font leur histoire mais ils ne le savent pas ».

Le moment est venu d'évoluer en conscience et d'engager l'humanité vers un accomplissement. Un nouveau monde naît, qu'il faut accueillir pour lui permettre de se déployer en harmonie. Autant la peur est sous-jacente à notre quotidien, autant subsiste, inextinguible au fond de chacun, l'espérance d'un monde autre. Paradoxalement, on attend encore tout du politique tout en le suspectant d'impuissance. Lisez ce qui suit et vous découvrirez qu'un autre monde, plus libre, plus égal, plus fraternel, en un mot plus harmonieux, est à la portée de notre volonté.

Liberté-Égalité ?

Thomas Paine, célèbre conventionnel américano-français déclara en substance, dans un discours prononcé devant la Convention de Paris en 1796 :

« Liberté, Égalité, Fraternité ne peuvent se réaliser, associés, si inconditionnellement, le minimum de ressources,

*(à l'époque principalement alimentaires)
n'est pas garanti à chaque citoyen ».*

Ceci est la plus ancienne et claire allusion à un revenu d'existence inconditionnel. Mais alors, « Pourquoi, si cette idée est si généreuse, tout autant qu'indispensable, n'a-t-elle jamais été appliquée depuis plus de 200 ans ? » (sauf au Brésil et en Alaska).

Paine, dans la vigueur de sa jeunesse, s'est évertué, par cette déclaration, à faire passer son idée de revenu d'existence inconditionnel et à obtenir certains résultats au niveau de la déclaration des droits de l'homme. Déjà, le principe de **liberté** a été reconnu, c'est moins le cas pour **l'égalité** et **encore moins** en ce qui concerne **la fraternité**. Nous voyons bien que la révolution française n'est pas encore accomplie, elle est toujours en chemin, ce qui explique la difficulté de faire passer l'idée de **Paine**.

Toutefois, la liberté, prônée par les « *droits de l'homme* », n'a cessé de provoquer des conséquences prodigieuses, bouleversant les repères sociaux et humains, libérant aussi les égoïsmes dévastateurs. Pour preuve, la liberté d'entreprise **a vaincu la rareté matérielle** au point qu'aujourd'hui, nous sommes capables de produire trop et pour moins cher. Mais malheureusement, tant de richesses sont toujours mal distribuées, tant de pouvoirs mal partagés.

*« Quand la liberté avance,
il semble qu'inexorablement,
l'égalité doive reculer
pour donner libre cours aux égoïsmes. »*

C'est ce que paraît démontrer l'expérience du capitalisme libéral s'étendant au monde entier. Et réciproquement, « Quand, on veut imposer une plus grande égalité, c'est la liberté qui recule. » **Il semble donc y avoir opposition entre Liberté et Égalité, bouchant ainsi la voie à la Fraternité.** À ce stade, il faut bien analyser les choses pour dépasser cette apparente opposition

et il est absolument indispensable **de faire la distinction entre « différence » et « inégalité »**.

Il existe des différences de nature, de naissance et de capital génétique. Il y a aussi des différences sociales qui, dans une société de liberté, engendrent des inégalités sociales au niveau des libertés, du droit, des revenus, des biens de première nécessité tels que la nourriture, l'accès aux soins, à l'éducation, au bien-être, etc. Chaque individu, justement parce qu'il est différent, est unique et participe dans l'inconnu de son propre destin au développement de la famille humaine. Comme chaque cellule, il a une importance pour tout le corps social. « *Les hommes naissent libres et égaux en droits* » proclame en 1791 la déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

L'égalité voulue par les révolutionnaires n'est pas l'égalité en tout, ce qui signifierait l'égalitarisme systématique et l'uniformité mortelle. **L'inégalité qui fait question** et qui mobilise les esprits **est celle des revenus**, de l'insupportable pauvreté dans nos économies si productives, de l'écart grandissant entre les riches et les pauvres, à tel point que l'égalité des droits affichée, chaque jour à l'évidence bafouée, reste purement formelle. Toutefois, l'inégalité des revenus est relative par rapport aux contextes culturels et géographiques. Mais cependant, entre les riches et les pauvres, les libertés les plus fondamentales sont inégalement distribuées, même la liberté d'expression, et la capacité de diffuser sa pensée ou ses options, est réservée prioritairement aux riches. C'est par les différences de richesses évaluées en monnaie que les peuples se comparent, c'est par elles qu'ils apprécient la qualité de leur organisation en société. **C'est à cause d'elles que la liberté et l'égalité paraissent antinomiques.**

L'idéal d'égalité a voulu être concrétisé dans le modèle soviétique (communisme), mais l'absence de marché libre, de libre initiative et de libre concurrence, de liberté d'opinion et de liberté d'expression, ont condamné l'économie à une moindre efficacité productive. C'est ainsi que l'Union Soviétique toute entière a manqué de richesses en suffisance pour ses citoyens. Historiquement, le modèle soviétique s'écroula avec le mur de Berlin et laissa la place au capitalisme pour conquérir le monde. Le modèle économique capitaliste, appliqué à l'Inde et à la Chine par exemple, a permis un réel enrichissement, au point que le nombre d'hommes condamnés à l'extrême pauvreté a diminué. Cependant, ses résultats ne parviennent pas à compenser **l'écart grandissant entre les riches et les pauvres**. En effet, les riches deviennent largement de plus en plus riches et les pauvres relativement plus pauvres : l'inégalité augmente aussi bien dans les pays développés que dans les pays émergents. Cette situation n'a donc rien de transitoire.

La liberté, ce bien si précieux, reste l'apanage des plus forts. Les États, censés protéger les faibles par l'encaissement de la loi, paraissent aujourd'hui impuissants à réguler le tout-puissant marché libre. **L'inégalité paraît fatale. Entre la liberté et l'égalité, le désir de liberté submerge l'idéal d'égalité.**

Au demeurant, les théoriciens les plus favorables à la justice et à l'égalité confirment, en science et en raison, qu'il n'y a d'autres solutions à ce dilemme que la vertu compassionnelle, s'exerçant par le biais de transferts de revenus versés aux plus pauvres par les États ou par des sociétés privées comme aux USA. Dès lors, devons-nous définitivement renoncer à l'idéal de la Révolution française conjuguant simultanément Liberté et Égalité ?

Si l'abolition de l'esclavage a illuminé le chemin vers un autre monde, plus libre, pourquoi devrions-nous nous interdire « *d'oser penser sortir* » aussi de nos sociétés sans égalité ?

Qu'en est-il de la démarche de Marx en la matière ? Marx, dans sa « *Critique de l'économie politique* », s'en prend tout autant au régime économique capitaliste qu'à la conscience collective sous-jacente à ce dernier. En effet, l'imaginaire socio-économique de tout un chacun conditionne l'individu au point de lui enlever toute force d'analyse et de critique... Et la religion et sa morale en prend un coup sous la plume de Marx, parce qu'il la considère comme illusoire, donnant de la sorte à l'être humain une image fautive du réel. C'est parce que la société ne permet pas à l'homme de vivre la vérité de son être dans le monde réel, que ce dernier projette cet être qu'il fuit, dans les représentations fantasmatiques de la religion.

D'où cette phrase célèbre de Marx : « *La religion est un soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple.* »

Dès lors, comme Marx le dit : « Une fois démasquée l'image sainte qui représente la renonciation de l'homme à lui-même, la philosophie consistera à démasquer cette renonciation sous ses formes profanes. La critique du ciel se transforme (ainsi) en une critique de la terre... en une critique de la politique. » La renonciation, c'est l'aliénation par quoi l'homme est dépossédé de lui-même et devient « étranger à lui-même ». S'approprier l'être humain par l'esclavage est interdit, mais s'approprier la personne par le biais des choses qu'elle produit peut se faire de manière invisible. Et Marx de nous révéler que : « Lorsque les producteurs mettent en rapport des produits, ils ont le sentiment d'échanger des choses. Ils ne voient pas que ces choses ne sont qu'une simple enveloppe sous laquelle est caché le rapport des hommes entre eux. » Le monde apparent de la marchandise et des échanges cache la véritable

réalité. Le travailleur y est exploité en vue d'apporter à la bourgeoisie une plus value, seul moyen de s'enrichir face à un capital qui, sans cette plus value, est mort. Le chômage est, pour sa part, le signe d'un moindre besoin de main-d'œuvre sur le marché et d'une baisse de sa plus value.

C'est parce que les participants à cette société se représentent faussement leur réalité d'exploités considérée comme fatale au même titre que la naissance, que les prolétaires acceptent leur sort et que les capitalistes bourgeois croient perpétuer leurs avantages. La réalité apparente est donc toujours illusion fautive ou en voie de l'être, parce que la conscience qui la pense, qui la voit, qui la conceptualise est en retard. C'est ce que la conscience populaire traduit par « *Regarder le monde dans le rétroviseur* ».

Marx aurait ainsi révélé un phénomène qui ne serait pas seulement propre à son époque, mais vrai pour toute société en tout temps et en tout lieu, à savoir que nous serions prisonniers de l'illusion parce que nous avons une fautive conscience de la réalité. Si nous voulons tenter de prolonger la démarche de Marx, nous devons impérativement commencer aujourd'hui par la critique de l'économie et non par celle de la religion, simplement parce que « **L'Économie est la Religion Universelle du siècle** ».

Emploi, revenu, projets de carrière et désirs de consommations sont le lot quotidien, le souci de chacun. L'argent est devenu le nouveau dieu Tout-Puissant qui, à travers le marché non-maîtrisable, exerce son pouvoir, sépare les bons des méchants, les élus des exclus. La marchandise est devenue une idole. C'est à ses pieds qu'on se prosterne, c'est pour elle que l'on consent aux pires sacrifices, c'est pour en être ses préférés que des conflits s'engagent. En cela, nous sommes peut-être tous aliénés, fascinés par la bête. Illusion ou réalité?

Suivre Marx aveuglément et se cantonner à observer la société de son époque, c'est oublier que les sociétés changent et que dès lors, on ne peut établir qu'une vérité relative à un moment particulier de leur histoire. Or, le refus de tout idéalisme (qui ouvre des voies) de Marx au profit d'une vérité pure et dure que constitue le matérialisme dialectique, est responsable de cette incapacité du marxisme de dépasser le cadre de son époque. Pour preuve, Marx a développé l'idée de la lutte des classes, un peu comme devait être ressentie cette lutte lors de la révolution française entre le peuple et la noblesse ; **mais son erreur**, nous semble-t-il, **c'est d'avoir regardé dans le rétroviseur de l'histoire** en s'inspirant de la révolution française comme méthode pour changer la société de son temps. C'est dans ce cadre de pensée qu'il envisagea la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat fai-

sant pendant, à son époque, à la dictature de la bourgeoisie capitaliste. Éveiller les humains, les porter à la conscience comme le désirait Marx pour les ouvriers de son temps, nous demande donc de mener d'abord une critique de l'économie en vue d'une société où régneraient égalité et liberté. Aujourd'hui, la dictature du réel se traduit en pragmatisme, qualifiant les contestataires de rêveurs ou d'utopistes. Ainsi, nous devenons enchaînés à la réalité, aveuglés par l'image que nous nous en faisons, esclaves de cette réalité et donc, fondamentalement privés de liberté.

Par la technique et l'économie, l'homme s'est mis en capacité de produire « **ce qui ne serait pas apparu de soi-même.** » Ainsi, il contraint la nature, il la provoque, il force les sciences et les techniques à amener à la présence toutes choses nouvelles que son esprit conçoit. Pourquoi ce possible dans le domaine matériel serait-il impossible pour lui-même et la société? Pourquoi refusons-nous de nous penser créateurs et d'accéder à la vraie liberté? Pourquoi adhérons-nous à ce postulat négativiste qui nous rend étrangers à nous-mêmes, aliénés à l'emprise idéologique et contraignante de l'économie? Croire que l'on est d'autant plus libre que l'on est plus riche, plus puissant, plus savant relève d'une sclérose mentale qui trouve sa source dans toutes les fascinations pour les apparences, interdisant de la sorte d'être librement créateur du réel, de sa vie.

La liberté pour tous exige que **tous les joueurs soient considérés de manière parfaitement égale** comme créateurs de leur vie et qu'en cela, ils concourent ensemble à écrire, à mettre en scène et jouer la pièce. Choisir « tous les possibles » que chacun a potentiellement en lui, permet à l'individu de devenir ce qu'il veut par le biais des rôles joués dans la société, d'adopter des habits et des coutumes, et de se distinguer par des comportements au sein d'une culture. La liberté de choix produit des différences entre les êtres. Mais les différences ne doivent pas devenir des inégalités. Ces dernières se produisent lorsque chacun se croit obligé culturellement, au nom de la différence, de se figer dans un rôle de supérieur par exemple ou d'inférieur, servilement dépendant. C'est ainsi que toute inégalité (dans la différence) fait reculer la liberté de tout un chacun et sclérose les rôles et les responsabilités. Il faut donc conclure que : là où il n'y a pas d'égalité de liberté, LA LIBERTÉ s'étiole car elle est empêchée de créer la différence qui révèle les diverses facettes de l'être humain, différence qui est source d'expériences enrichissantes.

Liberté totale de choix, de se différencier = égalité parfaite reconnue comme valeur, car elle engendre la différence entre les êtres qui, comme les cellules dans notre corps, sont reconnues uniques par la société.

À cet égard, la représentation en deux seules classes : les bourgeois capitalistes et les ouvriers prolétaires, est une telle réduction de la diversité qu'elle porte en elle, de façon « **sui generis** », la plus drastique diminution de la liberté et l'antagonisme ou la violence comme seule issue. Par ailleurs, dans nos sociétés dites libérales, nos enfants sont souvent formatés par leurs parents, mis dans un monde qui les limite au format correspondant à un petit nombre de rôles hiérarchisés. La pièce se règle à partir d'une course aux avantages.

Dès lors, la liberté de chaque être se ratatine parce que toute facette inutile est rejetée et « les possibles » sont restreints. L'être humain ainsi corseté compense sa frustration en s'épanchant dans l'avoir, les biens, les choses matérielles et immatérielles servies par l'économie. Il y trouve là un sentiment de liberté qu'il sait pourtant artificiel. Cette situation engendre une inégalité de revenus au détriment d'une liberté dans la création de soi.

Un autre monde est-il concevable? Oui, mais nous devons choisir de le créer. Ce monde correspondrait à **une société qui partagerait également ses ressources, tout en laissant chacun libre de les produire et de les échanger par l'entremise d'un marché concurrentiel**. Concevoir cela n'est pas de l'utopie, mais une manière de lancer un processus créateur de la société par les hommes eux-mêmes, éveillés à la conscience de leurs capacités, libérés de l'emprise de la fausse réalité qui, jusqu'à présent, les a rendus aveugles et soumis. Nous souhaitons construire ce monde avec la pleine participation, toujours dans l'égalité et la liberté, de chaque personne considérée en elle-même comme unique et sacrée. Comment dès lors, passer **sans violence et avec succès**, d'un monde tel qu'il est actuellement organisé à un autre monde? Pour y parvenir, il nous faut reconsidérer le fonctionnement démocratique et politique de nos sociétés et prolonger la critique économique par la critique de l'action politique.

Or, ce que nous savons aujourd'hui sur la dynamique des systèmes complexes nous éloigne définitivement de la Révolution brutale comme moyen pour changer la société. Un système complexe engendre des systèmes plus complexes que lui-même. Ainsi, la multiplicité des composants de la société la rend compliquée à gérer. Mais cette complication se transforme en complexité car, chaque composant relié à tous les autres et à l'ensemble des composants, est sensible à la moindre modification. Cela déclenche, **à la manière de l'effet papillon**, une lame de fond qui transforme le système en vue d'une nouvelle stabilité. Pour preuve, combien de révolutions ont été suivies de restaurations! Ces réformes se sont stabilisées en harmonie avec l'évolution de la société qui, tenant compte du passé (forces conservatrices), ne le reproduit jamais à l'identique (forces évolu-

tives). Prenant l'exemple des êtres vivants, on peut dire que l'organisme est agité par deux moteurs :

1. Celui appelé homéostasie qui n'autorise que le changement qui ne met pas en péril son intégrité.

2. Le moteur de l'auto-régulation de l'évolution. Ce dernier fut longuement ignoré et pourtant c'est celui qui n'agit qu'en compatibilité avec la survie du système.

Comment agir face à une telle complexité?

On découvre que, dans la complexité du vivant, le plus efficace consiste à **intervenir sur le simple qui le fonde, c'est-à-dire agir sur les gènes** et laisser l'auto-organisation évolutive opérer son œuvre pour assurer le résultat attendu. Comme nous sommes parvenus à maîtriser la matière, il devient envisageable aujourd'hui de maîtriser le vivant. Si nous choisissons de ne plus subir la situation d'inégalité et d'injustice, si nous optons pour une recherche en conscience d'un objectif commun, en un mot, pour agir sur le système complexe, alors, il nous faut **en repérer les gènes et les modifier**. C'est ici que se situe le gouffre qu'il nous faut oser franchir d'un seul bond **en révolutionnant sans violence**. Encore faut-il accepter l'objectif: **déterminer quels sont les gènes** économiques et politiques sur lesquels intervenir. On ne pourra le faire qu'après une analyse minutieuse du génome social. N'oublions pas que la société est faite d'une réunion d'êtres humains et qu'eux aussi sont complexes, à la fois acteurs et sujets de cette société.

D'où la lancinante question :

Faut-il changer l'homme pour améliorer la société, comme un préalable inévitable tel que l'affirment les idéalistes ou transformer les rapports sociaux, ce qui amènerait infailliblement une nouvelle conscience et de nouveaux comportements, comme l'affirment les matérialistes marxistes ?

Il existe bien sûr des interactions permanentes, multiples et inconnues entre les cellules vivantes que sont les hommes dans un corps social. Cependant, faire muter une population, une société à l'instar des espèces vivantes d'une manière décisive, stable et durable ne semble plus possible aujourd'hui, vu les multiples relations entre les plus de six milliards d'individus qui peuplent la planète et qui sont en pleine mobilité physique. Il n'y a plus de vase clos. Pourtant l'homme évolue, se transforme presque à « l'œil nu ». Il vit plus longtemps, grandit en taille. Son intelligence et ses activités multiples agissant sur son environnement socio-économique et écologique, laissent sourdre le sentiment d'une mutation exceptionnelle. Il s'agit, croyons-nous, d'une mutation rapide et essentielle au niveau de la planète dans le domaine **culturel**, constituée de

«gènes» qui font obstacles à l'évolution ou de «gènes» qui deviennent vecteurs de cette dernière. Tout le problème est de décrypter «les mythes fondateurs»^{3*} (génétiques) qui fondent notre culture et qui influencent notre vision du monde (et de nous-mêmes) ainsi que nos comportements et nos jugements.

Comme nous sommes parvenus à maîtriser la nature, nous pouvons aujourd'hui entamer la maîtrise du social. Comment? **En modifiant la «génétique» de nos sociétés.** Bien que la plus grande satisfaction de tous les membres de la société, (toutes les théories économiques convergent en ce sens), soit l'égalité (parfaite) des revenus, ces derniers sont inégalement partagés. «*Il y aura (toujours?) des riches et des pauvres*» nous dicte le sens commun qui trouve sa justification dans le statut de la richesse assimilé au revenu provenant d'un travail de production. **C'est ici que se situe le gène: confondre le prix payé pour le travail productif avec le revenu que reçoit l'individu qui l'exécute.** C'est cet inconscient collectif, mythe fondateur^{4*} qui entretient culturellement cette confusion qui est en fait une illusion. Nous débusquons ainsi le gène qui explique l'inégalité des revenus. Il est évidemment indispensable que les prix payés au travail soient inégaux, de façon à ce que les activités et les compétences soient les mieux orientées possibles. Mais que certains s'approprient le revenu du temps consacré à la production est une déviation non justifiable par rapport au temps global vécu par tous les membres de la société.

La monnaie a une valeur-temps et cette valeur ne se limite pas à la production. Croire cela est purement culturel et dévastateur au vu des conséquences sociales actuelles. Une révision urgente de cette donnée culturelle est donc de rigueur.

Modifier génétiquement la société consiste à disjoindre la production des richesses de leur répartition. Il s'agit de choisir ensemble et démocratiquement une règle de partage, transparente, évolutive et révisable. Nous verrons qu'en donnant à chacun **un revenu d'existence inconditionnel** issu du mécanisme de l'économie de marché, cela instaure à la fois plus de liberté et une plus grande égalité monétaire. Que chacun et tous les citoyens de l'humanité entière choisissent et maîtrisent leur destin, voilà le projet. Ce chemin est celui du

3. Un mythe est un récit, porté à l'origine par une tradition orale, qui propose une explication pour certains aspects fondamentaux du monde : sa création (cosmogonie), les phénomènes naturels, le statut de l'être humain, ses rapports avec le divin, la nature ou encore avec les autres humains (d'un autre sexe, d'un autre groupe, etc.). Le mythe est constitué d'un récit qui a quelque chose de sacré. Il exploite des images qui créent l'illusion avec tous les risques que cela comporte. Il fait appel aux émotions collectives, à la mémoire collective.

4. « Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus. » Saint Paul (Mythe fondateur)

«libéralisme fraternel». Il annonce la venue d'une «Clément Économie».

I. Un monde communiste et libéral : chimère ou nouvel horizon

Le «communisme-libéral» désigne à la fois, une économie, une organisation politique et un comportement humain dans une société où seraient simultanément assurés une liberté individuelle totale de la production, de la consommation et des échanges et ce, dans un marché parfaitement concurrentiel.

Ainsi, une stricte égalité des revenus primaires d'activité, c'est-à-dire de quoi subvenir aux besoins élémentaires, serait garantie. Le communisme libéral est non seulement une fin souhaitable, efficace, mais également réalisable aujourd'hui. Il ouvre la perspective d'un autre monde possible si nous déchirons le voile d'ignorance ou d'illusion qui aveugle nos contemporains et qui les soumet à une fausse réalité économique vécue comme intangible. Ce nouveau monde est réalisable aujourd'hui, sans violences inutiles, sans devoir imposer par une révolution brutale à des citoyens rétifs, un monde meilleur dont ils ne voudraient pas. Il y a toujours eu des riches et des pauvres, partout où la monnaie sert de mesure à la richesse et de révélateur des inégalités.

Les «Etats-Providence» n'ont cessé de vouloir atténuer ces inégalités, nées aussi des libertés de choix et de comportements de chacun, en s'appuyant sur un principe incontournable qui vise à ce que l'égalité des revenus primaires soit assurée et devienne donc la meilleure règle de partage. Si les inégalités subsistent, c'est que nous avons introduit dans notre système de production et de répartition des richesses, un gène qui engendre inévitablement de l'inégalité. Ce gène est le lien strict que nous avons établi entre le prix du travail et le revenu de la personne qui l'exécute.

Pour rompre ce lien, il faut que le revenu total d'une personne se compose de deux types de revenu :

- un revenu primaire identique pour chacun,
- un revenu tenant compte du prix de travaux différenciés en quantité et en qualité évalués sur un marché concurrentiel.

Comment dès lors effectuer la transition entre notre société actuelle et celle préconisée où liberté et l'égalité fonctionnent «en harmonie» ?

Le succès de cette transition résultera d'un processus collectif d'apprentissage de la liberté. Nous venons d'une société où la lutte face à la rareté matérielle creusait les inégalités. Nous sommes aujourd'hui dans une société d'abondance où il dépend de notre volonté d'agir et de nous organiser autrement.

1.1 De l'inégalité à l'égalité des revenus

Partons d'un constat simple et incontestable: il y a partout et depuis toujours, des riches vraiment riches et des pauvres, très pauvres. Pourquoi?

Naître en France ou en Afrique ne donne pas les mêmes chances... Pourquoi ces inégalités? À cause des différences entre les individus? Si les individus sont effectivement différents, ils ne deviennent inégaux que selon un critère de valorisation monétaire des différences. Ne posséder que des compétences ou posséder des compétences + un capital susceptible de grossir grâce aux intérêts, creuse le lit des très fortes inégalités.

On donne plus au méritant mais « à celui qui n'a pas, on lui enlèvera même ce qu'il a » (Parabole des talents dans l'Évangile). Les produits financiers de l'épargne et de placements donnent à ceux qui en sont pourvus encore plus, laissant les autres victimes des inégalités de revenus. Pourtant, selon la constitution américaine, tout homme a naturellement droit à la liberté, à la vie, et à la poursuite de son bonheur.

Pourquoi, face à cet idéal d'égalité, les revenus sont-ils toujours inégaux?

1.1.1 L'égalité est théoriquement l'optimum

Trois écoles se présentent à nous:

a) L'école des libertariens

Ces derniers considèrent que certains droits individuels sont si importants qu'ils prévalent sur toute intervention qui s'appuierait sur le bien-être général. Ils contestent par exemple une politique de redistribution des revenus qui taxerait les riches pour venir en aide aux pauvres, en dehors de toute volonté personnelle.

b) L'école des communautariens

Pour eux, ce qui est juste ne peut s'apprécier qu'à partir du bien commun, des valeurs propres au groupe, issues d'une tradition, valeurs auxquelles tous se réfèrent. Pour eux, le juste dépend du bien.

c) L'école des utilitaristes

Pour eux, chaque individu est supposé parfaitement informé de ses préférences. Il cherche librement la poursuite de son bonheur et donc son maximum de satisfaction. Il est « égoïste », au sens où il se détermine par rapport à lui-même. Cette manière de penser fonde le libéralisme économique.

Théoriquement, l'égalité des revenus pourrait réconcilier ces trois écoles, pour autant que cette égalité sauvegarde la liberté, apporte le maximum de satisfaction relative à chacun tout en respectant le droit à la justice pour tous. L'évidence des faits observés contredit cette théorie. L'inégalité des revenus est partout apparente.

Certes, nos économies et nos sociétés privilégient l'efficacité dans l'obtention de richesses à partager. Elles se sont façonnées dans la lutte contre la rareté des ressources et dans la nécessité de vivre et de se perpétuer. Nous héritons aujourd'hui des conséquences matérielles, sociales, organisationnelles et surtout culturelles de ce passé. Nous sommes le produit d'une tradition et d'une civilisation, et la façon dont nous concevons le monde, notre place, notre rôle, notre réalité, sont le résultat d'une représentation collective. La question est de savoir si l'inégalité patente est le résultat d'une recherche d'efficacité sacrificiant, à la survie commune, l'égalité entre les humains.

Devons-nous renoncer à la justice et nous contenter de réduire les injustices du partage, de soulager avec compassion les souffrances qu'engendrent la pauvreté et l'exclusion? Formulons la question plus précisément: Pouvons-nous expliquer pourquoi les revenus sont ce qu'ils sont dans notre monde d'aujourd'hui, ou plutôt dans ce monde tel que nous nous le représentons faussement peut-être comme le pensait Marx?

1.1.2 Pourquoi la répartition des revenus est-elle inégale?

Dès l'origine de la pensée économique, la définition du revenu est la contrepartie d'une participation à la production des richesses. Quel genre de loi règle la répartition des revenus au point qu'il y ait des riches et des pauvres, des travaux pénibles mal payés et des travaux légers beaucoup mieux rémunérés? Des enquêtes montrent que les personnes interrogées à ce sujet sous-estiment considérablement les différences entre les revenus individuels, ceci d'autant plus qu'ils sont moins nantis... et « habitués » (!) à leur sort. Les économistes, pour leur part, ne sont pas clairs lorsqu'on les interroge à ce sujet. Traditionnellement, ils distinguent trois types de facteurs intervenant dans la répartition des revenus

à savoir:

- la terre en fonction de sa qualité et de sa fertilité,
- le travail des hommes et celui des outils et des machines et, en dernier lieu,
- le capital qui donne la rente pour la terre, le salaire pour le travail et le profit pour le capital.

Il ne s'agit pas ici de la répartition des revenus individuels mais d'une répartition fonctionnelle. C'est dans ce cadre que se situe le dialogue social car, ou bien les profits augmentent plus vite que les salaires et les salariés protestent, ou bien les parts de profit diminuent et les patrons annoncent des lendemains difficiles pour tous.

a) Nous sommes face à deux courants concernant la répartition des revenus :

1) **Le premier est celui qui prend sa source chez**

Stuart Mill⁵ qui précise dans ses fameux « Principes d'économie politique » (1836) « *qu'il faut distinguer les lois de production, données par les conditions techniques, et les lois de répartition, réglées par les institutions humaines et les lois et coutumes de la société* ».

Il affirme donc que les formes de la répartition dépendent de décisions humaines et sociales que l'on peut modifier même en régime de propriété privée. Il sera suivi sur cette opinion par une kyrielle d'économistes illustres, de toutes époques, dont Marx, Mrs Robinson, Pasinetti et bien d'autres. Pour ce courant de pensée, le cœur du système final est le régime choisi de propriété. La propriété serait ainsi la source des inégalités.

2) **Le second courant vient de Ricardo**⁶ Pour lui, les salariés perçoivent le même revenu minimum de subsistance et les capitalistes, le même profit par unité de capital possédé en argent, outils, machines ou valeurs investies.

Les plus riches sont ceux qui détiennent les plus grandes surfaces de terre de meilleure qualité, étant de la sorte propriétaires du facteur de production limité et donc rare que constitue la terre agricole. Dans cette configuration de type agricole, seuls ceux qui participent à la production peuvent légitimement prétendre à un revenu. Cela s'applique de la même manière au capitalisme industriel où le salaire est strictement relié à l'emploi et les inégalités prennent source **dans la propriété** des facteurs de production. Derrière cette théorie de la répartition s'annonce la lutte des classes comme moteur de l'histoire. Toutefois, ce modèle de **Ricardo** n'explique que de manière très frustrée la diversité des revenus individuels.

5. **John Stuart Mill** - (20 mai 1806 à Londres - 8 mai 1873 à Avignon, France) est un philosophe et économiste britannique. Il fut le penseur libéral le plus influent du XIXe siècle. Il était un défenseur de l'utilitarisme, une théorie éthique préalablement exposée par Jeremy Bentham, dont Mill proposa sa version personnelle. En économie, il est avec Karl Marx l'un des derniers représentants de l'école classique.

6. **David Ricardo** - Né le 18 avril 1772 et mort le 11 septembre 1823, économiste anglais du XIXe siècle, est l'un des économistes les plus influents de l'école classique aux côtés d'Adam Smith et Thomas Malthus. Il a été également député.

Adam Smith⁷, sous l'appellation « salaires relatifs », amorce un début de réponse à notre question en listant cinq causes expliquant les écarts individuels de salaires :

1. La pénibilité de l'emploi,
2. Le coût de l'acquisition des compétences,
3. La régularité de l'emploi et sa sécurité semblent être associés à des rémunérations plus faibles,
4. La responsabilité et la confiance que l'employeur exige du salarié,
5. L'incertitude et le risque lié à l'activité.

Autant il semble évident que le coût dans l'acquisition des compétences par les études par exemple, ou la responsabilité exigée d'un cadre, expliquent la hauteur des revenus, autant la pénibilité du travail dans ses risques humains n'est pas reconnue par un salaire décent. Par ailleurs, si on compare le revenu d'un fonctionnaire qui ne prend pas de risques à celui d'un entrepreneur qui lui en prend, il est normal que ces risques soient valorisés par ses revenus.

Selon **Smith**, l'inégalité des revenus en monnaie compense parfaitement les désavantages réels comparés que supportent les individus selon l'activité qu'ils pratiquent. Elle valide de la sorte le sens commun qui fait de la rémunération la mesure des efforts et des mérites. Mais face à la non-productivité des hommes de loi, des clercs, des juges, des professeurs, **Adam Smith** n'a pas d'argument lié à la production pour expliquer l'inégalité des revenus chez les fonctionnaires.

En réalité, les économistes ne s'intéressent qu'au productif et au marchand, seul moyen pour eux de justifier les revenus. Pour bien faire, il faut pouvoir observer dans sa totalité la répartition des revenus afin de comprendre les causes des inégalités de ces derniers.

Le XX^e siècle va nous donner un outil précieux : **la statistique**. L'appliquant à la répartition des revenus, on pourrait s'attendre à en tirer des schémas symétriques visant à une répartition moyenne. C'est le contraire qui apparaît, développant des résultats asymétriques en forme de cloche, dite *courbe de Gauss*, comme si l'aléatoire des résultats était déformé par une contrainte qui dénature le simple hasard. Ce résultat asymétrique se retrouve aussi bien dans les pays riches

7. **Adam Smith** - (5 juin 1723 - 17 juillet 1790) est un philosophe et économiste écossais des Lumières. Il reste dans l'histoire comme le père de la science économique moderne, et son oeuvre principale, « La Richesse des nations », est un des textes fondateurs du libéralisme économique. Professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow, il consacre dix années de sa vie à ce texte qui inspire les grands économistes suivants, ceux que Karl Marx appellera les « classiques » et qui poseront les grands principes du libéralisme économique. La plupart des économistes considèrent Smith comme « le père de l'économie politique » ; pourtant certains, comme l'autrichien Joseph Schumpeter, l'ont défini comme un auteur mineur car son oeuvre ne comportait que peu d'idées originales.

que dans les pays pauvres. **Il s'agit donc de découvrir cet élément contraignant et agissant.**

Seul **Milton Friedman**⁸ amorce une explication théorique introduisant un nouveau **facteur déterminant qui est celui du risque** au niveau de l'individu. Il suggère que l'asymétrie est le résultat de la superposition de deux sous-populations numériquement inégales : l'une où les individus aiment le risque, entreprennent, et l'autre, beaucoup plus nombreuse attachée à la sécurité. L'inégalité est ainsi le résultat de la libre entreprise dans une économie concurrentielle. C'est donc ce goût du risque qui contrarie le hasard et fixe le degré d'inégalité en donnant à la courbe statistique une allure asymétrique. Toutefois, et c'est une lacune, cette théorie n'est pas vérifiable d'une manière classique car il est impossible de déterminer la ligne de partage entre les audacieux et les frileux, d'évaluer l'énergie qui les anime ou les freins qui les habitent et ce sur une grande échelle. À vrai dire, cette lacune est maintenant comblée.

En effet, il existe bien une loi théorique, fondée sur une explication et qui, confrontée aux données d'observation, s'y ajuste de façon statistiquement satisfaisante. C'est la loi de la Valeur-Temps.

b) Nous sommes immergés dans un monde à deux dimensions :

1) Le temps

Ce dernier est sans cesse mesuré par les heures et les minutes, structuré grâce à des horaires ou des espaces de vie, d'activités, d'expériences de rencontres, qui s'y déploient. C'est le cas pour tous les humains.

Nous donnons au temps la valeur de notre présence et savons que ce temps est limité, qu'il n'y a que 24 h. dans une journée et donc, que le temps est rare. Ainsi, notre liberté, c'est-à-dire l'expérience fondamentale d'une vie personnelle, s'exprime de prime abord **par l'utilisation de notre temps**. Si cette utilisation se veut rationnelle, chaque activité acquerra une valeur proportionnelle au temps qu'on lui consacre. Une passion mangeuse de temps prend, dans ce cas, beaucoup de valeur. Cette valeur est appelée par les économistes, **valeur d'usage** c'est-à-dire l'usage que peut en obtenir le consommateur. De cette valeur, l'individu en a conscience mais ne peut l'évaluer en monnaie que par comparaison, car la valeur d'usage, ressentie en vérité, est propre à chacun et donc relative. Lorsque je ren-

contre l'autre, **cette valeur d'usage** peut se transformer en **valeur d'échange** car on gagne toujours à donner le bien où l'on est relativement efficace, le bien qui vous prend le « moins de temps », contre celui qui vous en prend le plus pour l'obtenir, nous appuyant de la sorte sur la compétence de l'autre. Par conséquent, l'échange nous permet de dégager du temps. Il nous fait gagner du temps et enrichit notre valeur d'usage. Voilà pourquoi l'autre est indispensable car il nous rend capable de nous évaluer, il nous rend vivant et productif de par l'échange engagé et réussi.

2) La monnaie

L'introduction de la monnaie comme médiateur des échanges nous apparaît maintenant évidente. On ne doit pas dire, **le temps est de la monnaie mais bien la monnaie est du temps** car en réalité, c'est du temps que nous échangeons et la monnaie nous donne la maîtrise de ce temps. Le troc ne permet d'échanger que des marchandises matérialisées, laissant ainsi une trace de l'échange. Mais allez troquer un après-midi de congé qui a toute sa valeur personnelle, sinon par le souvenir échangé avec d'autres!

C'est possible toutefois si la monnaie intervient.

Comment? En évaluant le revenu en monnaie de ce temps apparemment vide du point de vue matériel mais tellement riche du point de vue humain. Ainsi, chaque fraction du temps est informée humainement et traduite en monnaie. À la journée (vide en valeur matérielle) correspond une dotation ou un revenu, de 100 € par exemple. Et chaque fraction du temps est « informée » humainement par sa mesure en monnaie. La monnaie rend palpable la valeur du temps libre. Ce temps libre qui a disparu, ne subsistant que dans le souvenir, constitue un capital humain fait de compétences acquises, d'inventions, de rêves, de choix qui s'expriment et « **est rendu visible** » aujourd'hui par la monnaie. L'information et les compétences sont du capital humain (au même titre que le capital matériel d'un outil de production par exemple), forgé dans le passé pour s'exprimer aujourd'hui.

La valeur du temps libre se mesure par la plénitude humaine qu'elle peut développer. La monnaie sert aussi de média dans les échanges de temps et comme chacun utilise son temps selon qu'il s'active, produit et échange, la monnaie est dès lors inégalement répartie. De fait, ce que je crée avec mon temps reçoit, en contrepartie dans l'échange, plus ou moins de monnaie par rapport à mon voisin.

Selon les activités, le temps prend des formes concrètes, palpables ou immatérielles. À comparer, l'artisan échange avec un nombre limité de personnes, tandis que le chanteur peut échanger deux heures de son temps contre les milliers d'heures additionnées de tous

8. Milton Friedman - Économiste américain né le 31 juillet 1912 à New York et décédé le 16 novembre 2006 à San Francisco, est considéré comme l'un des économistes les plus influents du XXe siècle. Titulaire du prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel de l'année 1976, il a été un ardent défenseur du libéralisme. Il a travaillé sur des domaines de recherche aussi bien théorique qu'appliquée, il fut à l'origine du courant monétariste ainsi que le fondateur de l'École monétariste de Chicago. Il est également un commentateur politique et essayiste à succès.

ses spectateurs. De même, une activité réalisée plus rapidement procure plus de richesse et libère du temps libre que n'a pas l'artisan par exemple, aux méthodes anciennes de production.

Ainsi, plus on est riche, plus on peut bénéficier de temps libre c'est-à-dire de temps dont on a la maîtrise, dont on peut librement décider de son utilisation. **L'inégalité économique semble donc le prix à payer pour jouir de la liberté.** De plus, et cela va dans la ligne des inégalités des revenus, celui qui sera le plus efficace, qui pourra accomplir la même tâche en moins de temps, recevra plus de revenu en monnaie. Oui, l'inégalité des revenus individuels est fatale et rien ne pourra changer les choses, à moins que n'intervienne l'application d'une loi sur la valeur-temps.

Cette loi théorique de la distribution des revenus impose que toute unité de temps, indépendamment de ses utilisations, reçoive un équivalent en monnaie, la dose minimale, que nous avons appelée le « Revenu d'existence ». Donner un revenu d'existence à tous et de manière inconditionnelle permet :

1. de supprimer l'exclusion du partage des richesses,
2. d'accroître le potentiel d'échanges, source de nouvelles richesses, en augmentant le nombre d'individus participants.

Il s'ensuit qu'instaurer le revenu d'existence assure un minimum de justice, élimine l'extrême pauvreté et permet à tous, aux riches comme aux pauvres, de devenir encore plus riches. Mais la manière dont les individus vont utiliser le temps se traduira forcément par des inégalités de revenus, compte tenu du fait que chacun recherche librement son maximum de satisfaction suivant des critères qui lui sont propres. Celui qui utilise son temps à produire gagnera plus que celui qui le consacre à méditer. Il y aura inégalité de revenus mais égalité de satisfaction.

« L'inégalité sociale » est traduite en monnaie.

Cette traduction ne rend pas compte de tous les paramètres qui interviennent dans une vie en société à savoir : du temps de rencontre, de créations artistiques, de ressourcement personnel, d'activités de hobby etc. Il ne faut donc plus confondre :

- **le revenu par rapport au travail appelé communément salaire et**
- **le revenu en tant que valeur d'échange du temps de chacun, du prix de son temps.**

Il s'agit là d'un revenu qui évalue la qualité productive de la relation humaine. Cette valeur d'usage de « mon temps », celle vraiment réelle que je ne peux exactement mesurer ne se mue en valeur d'échange que par la relation aux autres.

Le rôle du marché libre et concurrentiel est donc d'orienter les capacités et les compétences vers les relations d'échange. Les formes manifestées du temps qui rejoignent le mieux les attentes et les préférences des individus sont les répartitions des prix du temps que nous avons appelée traditionnellement prix du travail.

C'est pourquoi, celui qui, par ses dons et la nature de son activité, obtient des revenus élevés, est mécaniquement amené à épuiser tout son temps en relation d'échanges s'il court après l'argent. Résultat, il perd sa liberté, il s'aliène. À l'inverse, celui qui est exclu du marché du travail et qui, pourtant, a bien une valeur d'usage de son temps, ne reçoit pas de revenu d'activité car ses capacités potentielles n'ont pas été évaluées en prix coûtant.

En conséquence, il n'a plus les moyens de sa liberté. Tous prisonniers de l'illusion marchande, l'un se croit sans temps disponible et l'autre sans valeur. L'un se pense justifié d'être largement payé, puisqu'il contribue à accroître la richesse collective, l'autre se résigne et la société se prive des relations d'échanges auxquelles ce dernier pourrait participer et se contente de la compassion comme moyen pour venir en aide aux plus défavorisés. Les plus actifs, les plus doués tombent dans le piège du marché et de l'argent, perdant ainsi leur liberté réelle car la vraie liberté est celle de la maîtrise de son temps. Ne disposant plus d'aucun temps personnel au nom de la production et du profit, ils gagnent beaucoup d'argent. De ce fait, ils accroissent le gâteau dans le cadre d'un essor économique sans fin. Au nom de cette croissance exigée, présumée par beaucoup, les dirigeants confisquent la liberté réelle en liant strictement emploi et revenu.

Ainsi, l'économie libérale est capable d'augmenter régulièrement sa production en sélectionnant les plus performants et en les contraignant, par la carotte et le contrôle, à orienter l'usage de leur temps potentiellement libre à des fins productivistes. Elle exploite les différences en les transformant en « inégalités de revenus » et privent les individus de liberté réelle, tout en leur laissant l'illusion de croire qu'ils se comportent librement.

En réalité, le gène de l'inégalité des revenus, de la persistance des riches et des pauvres, est la confusion entre le prix du temps et le revenu.

Ce gène provient de l'attribution du prix du temps à une seule personne, propriétaire des biens de production, et de l'appropriation de ce prix du temps par certains à des niveaux invraisemblables hauts de salaires. Pour éliminer ce gène, il faut séparer le revenu individuellement alloué du prix du travail et du capital. Proposer une société où cette confusion serait dévoilée et corrigée est pensable et cohérent. Nous appellerons provisoirement ce système social « Le Communisme

Libéral» car il associe dans ce cas la liberté et l'égalité. Ainsi, la confusion entre le prix du travail et le revenu individuel approprié serait levée. À l'idéal communiste correspondrait un revenu égal pour tous, le revenu d'existence. Pour chacun seraient ouverts les espaces de liberté où il pourrait exercer ses choix. Rendant compatible la liberté et l'égalité, tous pourraient alors avoir les moyens d'assurer la liberté de leurs choix.

Actuellement, il est sans cesse demandé plus d'emploi salarié et pour tous, dans la production de biens et de services, alors qu'il n'y aura plus jamais de l'emploi au sens classique pour tous.. Cette sacralisation de l'emploi relève de l'utopie (ou d'un postulat moral) qui est toujours inscrite dans les mentalités où il est toujours convenu que le revenu vient du salaire. Or, le salariat s'épuise et les communautés à idéal communiste ont échoué. Il nous faudra indiquer pourquoi et montrer comment ce que nous avons appelé «Le Communiste Libéral» se distingue de ces expériences «communautaires» expérimentées au cours de l'histoire.

1.2 Le Communisme dans l'Histoire et la nouveauté du communisme libéral

Introduction

Dans l'idéologie communiste, la lutte des classes est devenue la source unique de toute évolution, le seul moteur du mouvement. Autant l'analyse ancienne des sociétés propose une tripartition de celle-ci entre «le prêtre», «le guerrier» et «le producteur», autant les classes dont parle le marxisme sont définies à partir d'un critère unique à savoir : la production de ressources matérielles. Or, les mutations du monde d'aujourd'hui et la variété de ses modes de production laissent désespérés les adeptes du communisme sans autre arme archaïque que celle de l'affrontement simpliste entre les capitalistes et les prolétaires. De nos jours, ce sont les mêmes protagonistes qui s'affrontent mais ils ont simplement changé d'uniforme. La masse des pauvres est toujours exploitée par les riches que sont les gouvernements conservateurs et les intellectuels libéraux. Mais enfermer la marche de l'histoire dans un seul combat avec comme seule issue la dictature du prolétariat, c'est oublier que le communisme vient de bien plus loin que le marxisme. Depuis la chute du mur de Berlin, nous avons tendance à le croire mort et enterré, alors qu'il n'en est rien. En effet, pour les historiens du communisme, déjà au Moyen-Âge, des révoltes sociales et religieuses ont eu lieu en Italie sous l'impulsion de l'idéal communautaire franciscain.

Au XVI^e siècle, Thomas More écrit son «UTOPIE» qui inspirera l'Évêque Mexicain Vasca de Quiridaz pour son action sociale dans les villages de regroupements d'Indiens.

Ce communisme d'avant-garde augurait d'un nouvel âge de «L'Esprit» pour certains ou de l'application de la république de Platon pour d'autres. Le départ décisif et conceptuel du communisme appartient à Jean-Jacques Rousseau et à la Révolution française. La propriété est la cause de tous les malheurs :

«Voilà pourquoi l'homme est né libre partout et partout, il est dans les fers» écrit J.-J. Rousseau.

Le mouvement ouvrier et la lutte révolutionnaire (1848) ont tôt fait de catalyser ces désirs de vie communautaire habitée par la justice. Ce fut le socialisme puis l'internationale communiste.

Les sources du communisme sont bien antérieures à Marx. En effet, le communisme plonge ses racines à la naissance même de l'humanité. C'est peut-être la raison profonde pour laquelle l'idée perdure et renaît périodiquement, comme le souvenir d'un âge d'or, d'un paradis perdu que les hommes cherchent inlassablement à retrouver.

1.2.1 À la source des communismes

a) Les sources mythiques et religieuses

Émile Durkheim écrit, à propos de ces sociétés primitives, que «Plus la vie sociale est prononcée, plus elle se confond complètement avec la vie religieuse, plus les institutions économiques sont voisines du communisme.»

Toute organisation hiérarchique du clan est justifiée par la nécessité de garantir la survie grâce au **chef** qui sécurise face au danger, au **sorcier** qui invoque les forces invisibles et aux **esprits totémiques guérisseurs** qui mémorisent et entretiennent un savoir ancestral accumulé concernant la médecine. Dans ces sociétés, l'arme est sacralisée, prolongeant la personne et incorporant la force «mythique» du chasseur.

Jean-Marie Auel ⁹ montre clairement combien ces hommes, tout entiers pénétrés d'une mémoire étonnante, ne savaient que répéter indéfiniment les gestes du passé, étant incapables d'innover et d'anticiper. Ils seront supplantés par les «homos sapiens» que nous sommes devenus. Mais une trace de cette société communiste primitive reste dans notre mémoire, au point que nous espérons inconsciemment son retour. Le communisme dans ses formes multiples naît de l'effacement de l'individu. Pour autant, ce dernier n'est pas sans personnalité ni comportement différenciés, bien qu'il soit tout entier défini par le segment social auquel il appartient. À l'origine de la socialisation, les sociétés étaient par nature à la fois communistes et religieuses.

9. Jean M. Auel - Née Jean Marie Untinen (née le 18 février 1936 à Chicago, Illinois, États-Unis) est une femme écrivain américaine plus connue sous son nom marital. Elle est célèbre pour avoir écrit une série de romans de fiction préhistorique se déroulant en Europe et mettant en scène des hommes de Cro-Magnon et des hommes de Néandertal : « Les Enfants de la Terre. »

Nous sommes loin du matérialisme productif de Marx. Bien plus tard, les Esséniens confirmeront le primat du religieux dans le projet communiste.

b) Les Esséniens

Les Esséniens constituent une secte juive du I^{er} siècle avant Jésus-Christ dont on a retrouvé les manuscrits en 1967 (Manuscrits de la mer morte).

Dans l'écrit de Damas, texte n° 5, de la Grotte n° 1, on peut y lire :

« Les juges prélèveront une partie de cette somme pour leurs blessés; avec une autre partie, ils aideront le pauvre et le nécessiteux, le vieillard, l'homme affligé d'une maladie de la peau, celui conduit en captivité par une nation étrangère, la vierge sans proche parent, le garçon sans défenseur. Le reste servira à pourvoir à tous les autres besoins de la communauté toute entière ».

L'objectif final était de substituer au monde perverti par le matérialisme et la concupiscence, un autre monde purifié étendu à tout Israël. Ce communisme est vécu comme une alliance avec Dieu, véritable accomplissement de l'ancienne alliance mosaïque. Le projet essénien a échoué et par la suite, le christianisme primitif s'en est inspiré. On peut lire dans les actes des apôtres :

« Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils partageaient le produit entre tous. »

Mais cet élan initial des chrétiens s'essouffla vite. Pourquoi dès lors, ce communisme initial ne parvient-il pas à s'inscrire dans la réalité? Pourtant, **il ressurgit** sans cesse dans l'histoire sous d'autres formes telles que celle des Jésuites au Paraguay.

c) Quelques expériences communistes

Nous sommes au début du XVII^e siècle et le Roi d'Espagne Philippe II demande aux Jésuites d'évangéliser **les indiens Guarani**.

Si les Jésuites réussirent si bien, c'est parce qu'ils apportaient en quelque sorte le paradis au peuple Guarani à savoir : la paix et l'abondance. Toutefois, les chamans, privés de leur autorité, ne cessèrent de s'opposer à l'influence spirituelle des Jésuites.

Voltaire, Lafargue et le gendre de Karl Marx vantèrent cette république qui concrétisait celle de **Platon** et les utopies de la Renaissance.

Les ordres monastiques ont aussi fondé des sociétés « de partage » de même que le protestantisme dissident venant de Suisse avec les anabaptistes. Bien avant l'espérance communiste laïque ou sécularisée, qui apparaît au XIX^e siècle en Europe avec le socialisme utopique, le Nouveau Monde américain attira nombre de projets cherchant à réaliser les cieux sur terre. Le pre-

mier à partir ainsi fut **Peter Plockhoy**, protestant hollandais qui voulut dans ce monde neuf, expérimenter sa théorie religieuse d'une république « dite » coopérative. Des groupes aux noms exotiques tels que Ephrata, Paradise, Bethléem, Shakers, Kelpiens furent créés, mais toujours sans succès durable. Mais pourquoi alors le communisme échoue-t-il partout et tout le temps, hormis ses applications dans les sociétés de chasse et de cueillette?

1.2.2 L'échec du communisme est-il fatal?

N'y aurait-il pas un obstacle fondamental, *quasi sui generis*, que nous cachent les apparences et qui rend le communisme inapplicable, hier comme aujourd'hui? Pourtant, il paraît naturel dans le clan où la « valeur » suprême est celle de la survie du groupe. Chaque individu, dans ce contexte, considère comme bien premier, l'attachement et l'appartenance au groupe comme son propre bien.

Louis Dumont¹⁰ appelle cette dimension idéologique « l'holisme ». Il lui oppose « l'individualisme » lorsque l'individu devient la valeur suprême, son intérêt passant avant l'intérêt général.

Appelons « dimension idéologique » la façon dont chacun se pense, pense le monde dans lequel il vit et se situe en son sein. Cette dimension première (**i**) est la source à partir de laquelle s'élaborent l'organisation du groupe et les ressorts des attitudes personnelles.

Deux autres dimensions entrent aussi en ligne de compte à savoir : la dimension sociologique (**ii**) (relation à l'autre) et la dimension économique (**iii**) (gestion des biens). Nous n'en avons pas fini car, à bien observer, il faut y ajouter la dimension du temps (**iv**) (situé et donc historique).

Dans le clan, l'individu y est reconnu à travers des fonctions hiérarchisées telles que celle du **chef**, du **sorcier** ou bien à l'occasion d'événements, comme l'exploit d'un **chasseur**, la **qualité d'un artisan**, la victoire dans la compétition inter-clans lors de regroupements festifs. La rivalité, la compétition, le désir d'accomplissement personnel et de reconnaissance, propres à tout être humain, ne sont pas absents, mais ils sont encadrés, circonscrits, ritualisés par le sacré pour ne jamais mettre en péril la valeur suprême que représente le clan dans sa totalité. Ainsi, le sacré et la pratique du bouc émissaire ont permis d'éviter les dérives. Dans ce cadre, la dimension économique est tributaire des dimensions idéologiques et sociologiques. Il y a les choses sacrées sous

10. **Louis Dumont** - (1911 à Salonique - 1998) était un anthropologue français spécialiste de l'Inde. Sa réflexion porte sur les sociétés occidentales en s'appuyant sur des analyses comparatives. L'oeuvre de Dumont concerne l'ensemble des domaines des sciences sociales : philosophie, histoire, droit, sciences politiques, sociologie et anthropologie, qui lui sont redevables d'une nouvelle manière d'appréhender les contours de la modernité.

l'autorité du chef et du sorcier, communes à tous. Il y a les choses concrètes, indispensables à la vie de groupe et qui sont partagées, **possédées** au sens magique du terme parce que vitales et **non-appropriées** au sens de la propriété personnelle. Dans ce contexte, le partage des biens courants, relativement abondants, pris sur la nature, en devient naturel.

Le communisme est alors naturel et toute autre configuration est simplement inconcevable car la survie du clan et de l'individu **en dépend**.

Aujourd'hui, le retournement est quasi parfait. Le communisme paraît impensable. Parmi les florilèges de critiques acerbes du communisme, en voici trois :

« Ces doctrines ne sont pas seulement imbéciles ; elles sont infâmes. Si elles étaient réalisables, elles mèneraient directement, ainsi que l'a démontré Herbert Spencer, à une nouvelle forme d'esclavage, plus hideuse que celles qui firent gémir l'humanité. » Georges Darien, *La Belle France*. 1901

« Celui qui étudierait avec soin toutes les doctrines communistes depuis Platon jusqu'à Babeuf et depuis les Esséniens jusqu'aux Mormons, y trouverait toujours, à travers les différences introduites par le génie des créateurs... qu'elles aboutissent à la négation la plus absolue de la liberté. La raison en est toute simple : on commence à réduire l'individu à ses propres forces, en le dépouillant. » Jules Simon, « La liberté civile », 1867.

« Le terrorisme et le communisme, combinés et se prêtant un mutuel appui, ne sont autre chose que l'antique attentat contre les personnes et contre les propriétés. » Victor Hugo, « Choses vues » (œuvre posthume, 1888).

Le communisme tue l'individu. Comment en est-on arrivé là ?

a) La genèse de l'individualisme

Selon **Louis Dumont**, la genèse de l'individualisme se situe dans cette attitude du « **renonçant** » qui se retirait du monde à vrai dire très cloisonné et qui lui imposait des relations très contraignantes afin de trouver, grâce à cette mise à distance, la pleine indépendance personnelle (individuelle). Cette attitude, on la retrouvera chez les gnostiques chrétiens, se considérant comme n'étant pas du monde, et aussi chez tous les ermites, ascètes, anachorètes, moines des monastères bouddhiques, tibétains, chrétiens.

Le germe de l'individualisme s'inscrit dans l'égalité chrétienne concernant toute personne prise isolément.

« Il ne peut y avoir ni juif, ni grec... ni esclave, ni homme libre... ni mâle, ni femelle, car vous êtes tous un homme en Jésus-Christ. », écrit Saint Paul.

La première valeur est la non-adoration de l'Empereur et des dieux, et le refus de tuer d'autres hom-

mes pour satisfaire les impératifs militaires. Dans ce monde, la relation aux hommes prime sur la relation aux choses et dans ce contexte, l'appropriation personnelle de biens ne fait pas problème. Ainsi, la mise en commun des premiers chrétiens s'est transformée en une aide aux plus faibles.

Historiquement, le christianisme a eu comme allié le monde grec où, après la démocratie d'Athènes, la citoyenneté se réduit en une liberté intériorisée car il n'y a plus de débats collectifs ni d'unité enveloppante. L'individualisme se développe chez **les stoïciens** dans une autarcie du sage, chez **Epicure** en recherche du bonheur individuel et chez les sceptiques qui introduisent la valeur individuelle du doute... La philosophie grecque était prête ainsi à accueillir la révolution chrétienne et **le rapport si singulier que chaque individu, en conscience, tissait avec Dieu**.

Au III^e siècle après Jésus-Christ, **le néoplatonisme** « autorisa en raison » cette relation individuelle avec Dieu, permettant aux chrétiens de fonder leur foi aussi sur la raison. Ainsi, le chrétien qui se sentait toujours séparé du monde ordinaire et aspirant en un autre monde comme les Esséniens, se trouve désormais en mesure de s'inscrire dans le monde. Cette conquête de l'individualisme fut une longue histoire.

b) L'individualisme moderne

Il prend sa source dans la prise du pouvoir temporel de l'Église après la conversion de l'empereur Constantin. Ceux, comme les gnostiques, qui se déclarent hors du monde sont déclarés hérétiques. Comme représentante de Dieu sur terre, l'Église développe la conscience morale personnelle par son enseignement. Elle encadre les fidèles, les dirige et les sanctionne. Elle gouverne le monde intellectuellement et concrètement par l'entremise de son pouvoir temporel. Le chrétien originellement en relation avec son Dieu, séparé du monde, est maintenant totalement inséré dans le monde grâce à la médiation de son Église. Son individualisme continue à s'affirmer derrière le voile d'une liberté contrainte et limitée par les commandements de l'Église institutionnalisée.

Mais le pouvoir corrompt et **Luther** a protesté (protestant) face à cette dérive. Il permit aux fidèles **d'entrer directement en contact avec Dieu** par la Bible (parole de Dieu) qu'il traduisit en allemand. Ainsi, il supprima tous les intermédiaires et mit l'individu face à ses responsabilités.

C'est **Calvin** qui dira : « *Ce n'est pas l'Église qui fait des croyants ce qu'ils sont, mais les croyants qui font de l'Église ce qu'elle est.* »

Pour Calvin, **l'individu devient un élu de Dieu** (responsable) et sa vie est prédestinée. Dans cette logique,

la **richesse**, la santé, le pouvoir sont considérés comme des **bénédictions de Dieu**. De la sorte, la relation aux choses, la dimension économique peut submerger la relation aux hommes... Et le **capitalisme peut prendre son envol**. Ainsi, la dimension idéologique aura accompli une véritable mutation de l'holisme d'origine à l'individualisme comme valeur suprême.

Marx dira plus tard que la relation aux choses va illusionner le monde au point de cacher les véritables rapports humains. Cette relation aux choses va susciter des guerres économiques entre États et entre producteurs. Les rapports de force seront seulement cadrés par la conscience morale des individus, réduisant la violence physique et pacifiant les relations humaines. Cette conscience morale n'a pas empêché d'appauvrir la population au nom du pouvoir.

Cette dimension de rivalité par les choses a trouvé son ressort dans la rareté matérielle. L'appropriation et l'accumulation des biens et des richesses réelles et monétaires vont devenir le vecteur préférentiel et légitime (morale) de l'affirmation d'une supériorité, et de l'accomplissement de soi à travers la reconnaissance par les autres de son propre épanouissement.

La propriété va devenir le symbole sacralisé de l'individualisme et Proudhon pourra s'écrier : « *La propriété, c'est du vol, mais la propriété, c'est la liberté.* »

Le capitalisme marchand bouleverse le monde féodal. (*Années 1500*). Les princes de robe et d'épée, épuisés par leurs luttes incessantes, ruinés par **leur vie dispendieuse**, empruntent aux banquiers. Ils s'entourent de conseillers et une « économie-monde » naît après la découverte de l'Amérique

(1492). Les échanges se multiplient, l'or abonde et les marchands s'enrichissent. Les terrains communaux à usage collectif sont clôturés et deviennent des propriétés privées (*loi sur les « enclosures »*). Les pauvres fermiers sans cultures sont chassés. Ils se vendent comme journaliers ou se réfugient dans le vagabondage ou la rapine. Vols et violences s'accroissent. On emprisonne. On érige des gibets.

« *Moins les voleurs échappent aux châtiments, plus ils pullulent* », diagnostique **Thomas More**¹¹. Que faire? Se demande-t-il déjà, avant Lénine.

11. **Thomas More** - (7 février 1478, Londres - 6 juillet 1535, Londres), fut un juriste, historien, philosophe, théologien et homme politique anglais de la Renaissance. Grand ami d'Érasme, érudit, philanthrope, il participa pleinement au renouveau de la pensée qui caractérise cette époque, ainsi qu'à l'humanisme, dont il était le plus illustre représentant anglais, dans une époque charnière de la Renaissance. Le 6 juillet 1535, Thomas More était conduit à l'échafaud et décapité après un séjour de quinze mois en prison à Tower Hill. Il avait refusé de prêter le serment exigé par Henri VIII après sa rupture avec Rome. Sir Thomas More est devenu Saint Thomas More puisqu'il a été béatifié par l'Église catholique en 1886 et canonisé en 1935. Érasme disait de lui : « Un homme tel que, depuis des siècles, le soleil n'en a pas vu de plus loyal, de plus franc, de plus dévoué, de plus sage ».

Il y a certes la tentation du renoncement au monde, la « Tour d'Ivoire » que les privilégiés de la naissance, de la culture ou de l'argent peuvent rejoindre. C'est le cas d'**Érasme**¹² et de son ami **Thomas More** qui se dit : **il y a peut-être une autre voie** et il écrit l'Utopie en s'interrogeant : « *et si le mal venait de l'économie et de l'organisation de la société?* »

Notre monde d'aujourd'hui ressemble fort, toutes proportions gardées, à cette époque : augmentation de la pauvreté et de l'insécurité, peste noire (aujourd'hui le Sida). Toutefois, le retour d'un « socialisme utopique » ou de tout autre modèle communiste paraît improbable dans notre monde devenu très individualiste.

Remarquons que « le communisme » a pris forme dans « l'Utopie » de Thomas More. Nous allons y découvrir l'ambiguïté qu'elle contient. Elle révèle que le communisme, implanté dans une société idéologiquement individualiste, semble inexorablement condamné à se transformer en totalitarisme.

c) **L'ambiguïté de l'Utopie de Thomas More, ou le totalitarisme comme fin inévitable du communisme**

À première vue, UTOPIA est une cité idéale où règne la paix. Tout y est parfait, géré, organisé.

Le profit n'est pas l'objectif, la propriété et la monnaie sont supprimées. Tout y est redistribué à la population qui est rétribuée en unité-plaisir. L'éducation est gratuite et les malades sont soignés. Toute l'organisation rend le plaisir individuel compatible avec le plaisir collectif. Pour Thomas More, le plaisir de faire le bien est inné chez l'homme. Et c'est l'organisation de la société qui permet la chose. Dans ce pays autarcique, coupé du monde, tout est symétrique, uniforme. Chaque rue est encadrée de deux rangées de constructions continues et identiques. Chaque maison a deux portes : l'une donnant sur la rue, l'autre sur le jardin. Après tirage au sort, les locataires changent obligatoirement de domicile tous les dix ans pour occuper une nouvelle maison en tous points identique à la précédente. Chaque famille est composée de quarante personnes. Vingt personnes, c'est-à-dire la moitié, retournent chaque année de la campagne à la ville après y être restées deux ans. Les mêmes individus sont ainsi alternativement citadins et paysans. La révolution culturelle chinoise se serait-elle inspirée de l'Utopie de Thomas More? Il y a deux classes sociales : les ouvriers et les lettrés. Ceux qui ne sont pas productifs sont fustigés ou éliminés comme les oisifs, les paresseux, les philosophes, les avocats, les hommes de loi, les moines et certains marchands. Toutefois, les ascètes qui

12. **Érasme** (Desiderius Erasmus Roterodamus) - Né en 1466 ou 1469 à Rotterdam et mort le 12 juillet 1536 à Bâle, est un humaniste et un théologien néerlandais, l'un des plus représentatifs de la Renaissance.

ne coûtent rien, mangent peu et témoignent de leur foi sont acceptés. Les horaires sont réglés du lever au coucher du soleil. UTOPIA n'est pas une unité harmonieuse à l'instar d'un monastère. C'est une uniformité. C'est une société figée, rigidifiée, mortifère, sans la vie et ses surprises créatrices, sans les évolutions qu'elle produit. C'est une société totalitaire où l'égalité se confond avec l'indifférencié. Qu'a donc vraiment voulu Thomas More? Ou bien il croit en ce monde parfait ou bien il est conscient de l'impossibilité de construire une telle société. Non seulement, il donne à ce pays le nom d'UTOPIA qui signifie «*Pays de nulle part*», mais il nomme sa capitale «*Amaurote*» qui veut dire «obscur, difficile à voir», son fleuve «*Anhydre*» qui signifie «sans eau» et son Prince «*Adème*» qui est «sans présence». Comme la croix gammée hitlérienne qui est la croix de vie inversée, UTOPIA est l'image inversée, obscure de la république de Platon ou de la cité du Soleil de Campanella, un monde sans vie, un monde mort. Il est clair que Thomas More n'aurait pas voulu vivre dans ce pays mais, par cette création littéraire, il indique à quel point, tout en espérant la paix et l'égalité, un tel monde était impensable vu sa dérive vers un totalitarisme mortel. Plus que Marx, **Thomas More est un prophète** car l'histoire récente du XX^e siècle symbolisée par le nazisme et le stalinisme lui aurait donné raison, si notre hypothèse sur ses intentions profondes sont exactes concernant l'impossibilité de construire une telle société «égalitaire».

1.2.3 Pourquoi, dans une société individualiste, une idéologie holiste se transforme-t-elle en dictature totalitaire?

Nous pensons que pour faire émerger le bien commun comme valeur dominante dans une société d'individualistes, il faut que certains acceptent **l'effacement d'eux-mêmes** au profit du collectif et choisissent de subordonner leur intérêt à l'intérêt de l'ensemble. Pour entraîner les individus dans une telle acceptation, il faut que le bien commun devienne une valeur suprême qui s'appuie sur une force transcendante qui légitime ce changement d'attitude. Dans l'histoire du marxisme par exemple, le peuple comme «identifiant collectif» s'est substitué à Dieu. Il fit office **d'aimant** qui donne nature, forme, symbole, sens au bien commun recherché: «Bien commun» au niveau des relations entre les hommes et «Bien commun» dans les relations aux choses.

a) **Si on utilise le ressort sociologique comme aimant mobilisateur**, les autres avec lesquels il faut rivaliser, qu'il faut combattre, qu'il faut dominer pour prouver sa supériorité (individuelle!!) et collective, doivent être désignés. Et Hitler s'en est chargé en sacrifiant l'idée pratiquement transcendante du combat. Dans «*Mein Kampf*», il écrit: «*L'idée du combat est aussi vieille que*

la vie elle-même car la vie se perpétue grâce à la mort au combat d'autres êtres vivants. La lutte est la mère de toutes choses. Ce n'est pas grâce aux principes d'humanité que l'homme peut vivre ou se maintenir au-dessus du monde animal, mais uniquement par la lutte la plus brutale. ». L'adversaire fut désigné et le racisme et l'antisémitisme ont servi de force d'aimantation autour du Führer, du chef faisant office d'aimant. Cette agrégation par le combat, ce retour à l'idéologie holiste ne peut qu'exclure, interdire, éliminer toute propension individuelle, bâillonnant toute velléité de contestation à cause d'un unanimité nécessaire à la lutte armée. Tout cela ne peut qu'engendrer un régime totalitaire.

b) **Il en va de même pour les relations aux choses.** Le processus ne diffère pas lorsque sont en jeu, non plus les relations aux hommes, mais les relations aux choses. Elles aussi imposent «un ordre de fer» et interdisent toute remise en cause au nom de la lutte des classes. Il faut, dans ce contexte idéologique, éliminer les autres, les riches et cela demande «de la discipline aveugle» qui se transforme en totalitarisme où l'individu ne se retrouve plus.

Que de balbutiements dans l'histoire humaine! Toutes ces expériences douloureuses, qu'elles soient collectives ou individuelles, peuvent se lire comme les accidents placés devant les pas de l'enfant qui grandit et ce, pour lui faire découvrir le meilleur chemin de la vie. Est-ce le prix à payer? Au point où nous en sommes dans notre recherche, examinons de plus près le dernier avatar du communisme: celui de Marx.

1.3 L'erreur de Marx

Le développement de l'idéologie individualiste enclenche donc un processus logique que l'on pourrait presque ériger en loi scientifique où, inéluctablement, la relation aux choses se substitue hiérarchiquement à la relation aux hommes. Dans sa forme achevée, cette idéologie façonne une représentation du moi et du monde où, au lieu que chacun se perçoive d'abord comme un élément du Tout, il se sent au mieux participant à une réunion d'individus sans plus...

La sécurité vitale reste toujours la priorité absolue. Mais plutôt que de l'attendre de la collectivité, l'individu compte avant tout sur lui-même. Il cherche les moyens de garantir sa sécurité, la permanence et la qualité de son existence. Il les trouve dans les choses qu'il possède, conserve, maîtrise, en un mot dans la propriété privée qui lui assure des flux de ressources réguliers dont il contrôle la libre disposition. Selon les époques, la terre, le capital ou les outils de production furent prioritaires. Ainsi, dans un monde de rareté matérielle, s'engagent la rivalité et la compétition. Il s'agit de s'assurer une bonne vie grâce à la pro-

priété et ce, au nom de l'individualisme comme valeur suprême.

L'erreur de Marx, c'est de **s'être focalisé sur la propriété individuelle** de la classe bourgeoise qui s'est appropriée les biens de production (le capital financier et la technique) sans envisager un éventuel partage des ressources produites. Cette obsession de la propriété privée transparaît dans sa conception du communisme où l'individu se comporte vis-à-vis de lui-même en copropriétaire. Pour Marx, l'individu est sans propriété personnelle. Toutefois, il peut être **possesseur** quand il travaille la terre parce qu'il est un élément et un membre de la communauté qui est « le propriétaire suprême ». **Marx est, sans s'en apercevoir, totalement imprégné de l'idéologie individualiste.** Il fait de l'absence de propriété individuelle des biens de production le critère qui détermine fondamentalement le communisme.

Il écrit : « *L'individu use de la terre comme d'une langue commune et même lorsqu'une parcelle lui est primitivement concédée, c'est plus pour faciliter l'exploitation de cette source de production, que pour le « séparer » de la communauté. L'individu sait que sa parcelle se coule dans une appartenance collective.* »

Hors du communisme, le travailleur comme individu autonome ne l'est pleinement que lorsqu'il est « propriétaire » de son travail, donc de lui-même, et qu'il s'accapare personnellement la totalité du produit de son travail. Le « produit » du travail a une valeur d'usage liée au temps consacré à « le produire », mais il a aussi une valeur d'échange exprimée en monnaie qui constitue le revenu personnel. Dans les faits, le capitalisme s'est attribué la « valeur d'échange » et n'a concédé au travailleur qu'une valeur d'usage, réduite au minimum de salaire, juste suffisant pour pouvoir continuer à vivre et à produire. Ainsi, transformé en une marchandise, le travail est devenu une propriété étrangère au travailleur. C'est l'aliénation du travail par le capitalisme. Marx a génialement déchiré le voile de l'illusion marchande, montrant l'antagonisme entre deux propriétaires, le capitaliste et le prolétaire, l'un s'appropriant au détriment de l'autre, la plus value de son travail. Mais l'individu qui apporte sa contribution à la production postule et même réclame que les fruits de cette dernière lui reviennent en propre.

Face à cette revendication, **le communisme de Marx laisse pendante la question essentielle, à savoir, qui gère les fruits, qui décide du partage individuel des richesses communes et comment s'effectue-t-il ?**

L'expérience historique du communisme soviétique nous montre à quel point l'individualisme a pris le dessus au point que, à l'instar « des capitalistes », de nouveaux privilégiés se sont réservés la meilleure part, faute

de critères de redistribution équitable. Dans une telle configuration, le totalitarisme apparaît comme une fin inévitable. Il nous faut donc dépasser Marx. Et tout ce que nous vivons aujourd'hui nous y invite et nous éclaire. Nous sommes les acteurs, pour l'heure inconscients, et les témoins souvent angoissés d'une prodigieuse mutation de l'humanité. Vécue douloureusement, tant elle bouleverse nos repères antérieurs, elle annonce pourtant, lorsqu'elle est décryptée, une métamorphose qui pourrait être heureuse.

1.4 La mutation et l'éveil d'une conscience planétaire

De nos jours, la liberté individuelle de conscience, qui se voudrait absolue, est l'étoile qui guide nos pensées et nos actions. L'individualisme paraît irrésistiblement s'emballer. Il accroît richesses et inégalités, domination et conflits. L'économie n'est plus que la manifestation de la primauté des relations par les choses. La propriété et le marché se nourrissent de la souffrance d'une masse d'êtres humains. Ils excluent nombre d'hommes et de femmes, ils les rivent à la pauvreté, les condamnent à lutter pour leur survie, ils détruisent des vies. Voilà ce qui est l'évidence.

Pour Marx, l'émergence du capitalisme sur les vestiges de la féodalité n'était qu'un mécanisme de transformation. Ce capitalisme, à l'œuvre encore aujourd'hui, a tendance à perpétuer des comportements qui deviennent les fossoyeurs d'un monde qui meurt. Ce que nous observons avec le chômage, la flexibilité, la mondialisation, les délocalisations etc., c'est l'expulsion des travailleurs de leurs conditions antérieures de salariés d'un système capitaliste en voie de dissolution. Toutefois, du nouveau arrive qu'il nous appartient de prévoir et d'organiser pour en faire un progrès.

Tout est là présent à qui veut prendre de la hauteur : l'éveil d'une prise de conscience collective qui façonne lentement mais sûrement une nouvelle idéologie solidariste, ainsi que les moyens matériels et humains que l'individualisme nous a permis d'obtenir.

Nous avons vu qu'à l'origine, dans le clan, chacun s'efface devant l'unité du groupe. Cela conduit à un communisme naturel de partage et d'entraide au nom de la survie de tout un chacun. Il s'agit là indubitablement d'une conscience très semblable à la nôtre avec ses interrogations existentielles, mais héritière des comportements des animaux vivant en bandes. Nos ancêtres se sentaient inclus, participant de la sorte à toute la nature environnante. Ils se laissaient traverser par la vie et ses vibrations. Ils la respectaient, allant jusqu'à la remercier et demander la protection des animaux qu'ils étaient obligés de tuer, en prédateurs, pour se perpétuer. Puis, avec l'évolution, la conscience individuelle s'enrichit et s'affirme. Elle se libère petit à petit des dogmes et des

carcans religieux qui furent positivement fédérateurs pour se tourner vers la fabrication de « choses » qui n'apparaissent pas spontanément. L'être humain développe ainsi les sciences et les techniques et parvient, dans les années récentes, à vaincre la rareté matérielle.

Mais malheureusement, les comportements de l'homme vis-à-vis de la nature, des êtres vivants et de leurs semblables, laissent planer un doute sur la réalité de ses progrès de conscience. En effet, le fantastique développement économique a dévalorisé la terre par la machine et le capital technique, au détriment de la qualité de vie individuelle et sociale.

Aujourd'hui, le capital humain est menacé par un capitalisme cognitif (et donc élitiste). À l'avenir, il est plus probable que les progrès des connaissances et des réalisations s'accélèrent plutôt qu'elles ne s'épuisent. Des signes de cette accélération de la conscience collective abondent, mais ils sont souvent mal perçus ou mal interprétés car ils révèlent négativement les aspects contradictoires du fonctionnement de notre monde et mettent à nu les résistances **d'arrière-garde très puissantes des habitudes** d'un monde qui est entraîné de disparaître.

Pour preuve, les paroles de sagesse telles que « *L'argent ne fait pas le bonheur... mais il y contribue* » ou encore « *Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même « direction »* » sont propagées de par le monde par le truchement des médias et d'internet. Cette diffusion, personne ne la conteste.

Il n'empêche que, comme le « drogué » qui ne résiste pas à la tentation, l'individualisme et l'empire des choses nous dirigent et nous font espérer qu'en ayant du temps et de l'argent, nous serons heureux. Or nos expériences examinées lucidement nous démontrent que ce chemin de l'AVOIR POUR L'ÊTRE en passant par le FAIRE est un leurre et ne mène jamais au bonheur et à la plénitude car le manque de « choses » existera toujours.

Rien de bien nouveau, dira-t-on. Depuis des siècles, nos traditions philosophiques et aujourd'hui les résultats des sciences humaines parviennent aux mêmes conclusions. La nouveauté réside dans le fait que nous le savons et que nous sommes de plus en plus nombreux à le savoir. Nous savons que, si nous sommes sereins et heureux, nous agissons de manière naturellement harmonieuse.

La nouveauté, c'est que nous sommes conscients de ce « meilleur » pour notre vie et qu'en même temps, nous ne passons pas aux applications concrètes un peu comme l'alcoolique qui ne tient pas ses promesses de sobriété. Parce que nous avons collectivement vaincu la rareté matérielle, nous sommes prêts à reconnaître la futilité des choses matérielles et de la monnaie dont l'excès peut devenir néfaste.

Cela peut nous porter à la mesure dans le désir d'AVOIR. Malheureusement, le monde environnant et les médias valorisent tout ce qui se voit, se montre et s'exhibe: Argent, Stars, Vedettes sportives et dans le même temps, il nous est aussi révélé la tristesse indicible qui envahit « ces personnes riches et apparemment heureuses ».

L'excès de richesse rend mal à l'aise les riches eux-mêmes, d'autant que les médias étalent, aux yeux de tous, la pauvreté dans le monde. Ces personnes fortunées s'interrogent et tendent d'aider les démunis sans pour autant remettre en cause les systèmes et les mécanismes qui les ont fait devenir riches.

En réaction (par compassion?), les ONG captent l'émotion et concrétisent, par leurs actions, l'apaisement des consciences face au spectacle de la misère. Toutefois, les pays développés n'ont pas renoncé à leurs privilèges exorbitants.

Les délocalisations, par exemple, sont douloureusement vécues (on peut le comprendre...), alors qu'apporter au Tiers-monde des emplois et des salaires, même faibles, n'est-ce pas transférer à ces populations démunies, un peu de nos richesses? La solidarité avec ces pays n'est pas encore suffisante, puisque nous nous précipitons tout de même pour acheter au plus bas prix ces produits fabriqués ailleurs avec des salaires de misère.

L'égoïsme de l'individualisme est encore bien présent dans nos sociétés enfermées dans leurs privilèges. Pourtant, tout devient transnational, mondial, planétaire. Depuis que les satellites et les voyages spatiaux nous ont montré notre belle terre bleue, notre représentation de nous-mêmes et du monde a changé. Chacun commence à se sentir à la fois petit élément d'un tout, palpitant et vivant, grandi par l'appartenance à l'unité. Des concepts nouveaux envahissent nos esprits comme: *développement durable, éthique, humanitaire, responsabilité collective*, mais hélas, leurs applications concrètes restent encore parcimonieuses. Toutefois, on assiste à l'émergence d'un sentiment d'appartenance à un monde unifié qui amène à du « solidarisme ».

Ce monde vit un danger. Ce danger fait éclore un discours holistico-écologiste qui insiste sur l'urgence d'y remédier. Mais ce discours porte en soi le germe d'un totalitarisme. L'individualisme existant en a peur mais, conscient quand même du risque que court la planète, se dédouane toutefois de sa responsabilité personnelle derrière l'existence des mouvements écologistes et altermondialistes.

On nage en pleine incohérence, tiraillés entre deux peurs: celle de voir le monde s'abîmer... et celle de perdre sa liberté dans des contraintes nécessaires à son salut. Le « solidarisme » naissant sera-t-il assez fort pour

transcender, et l'idéologie holistique, et l'idéologie individualiste?

Le défi est de taille à savoir: fixer des limites aux comportements dévastateurs sans faire tomber pour autant une chape de plomb sur les capacités créatrices et illimitées des hommes.

En fait, repérer les limites, les observer et les étudier permet de les dépasser sans danger ou de les contourner. Développer cette **nouvelle idéologie solidariste**, c'est chercher le chemin d'expansion entre ces deux rives extrêmes que sont la défense de l'individu... et le souci du bien collectif. Il ne s'agit plus d'agréger les hommes en les attirant **par aimant** pour les rassembler, les uniformiser dans leurs pensées et leurs actions, mais bien **trouver le chemin vers l'harmonie** et vivre solidaire dans l'unité sans trop déterminer les choses, laissant ainsi s'exprimer la liberté individuelle.

Tel est le nouveau défi de l'humanité après avoir vaincu la rareté matérielle. Elle pourra s'appuyer dans son discernement sur le critère suivant: cette nou-

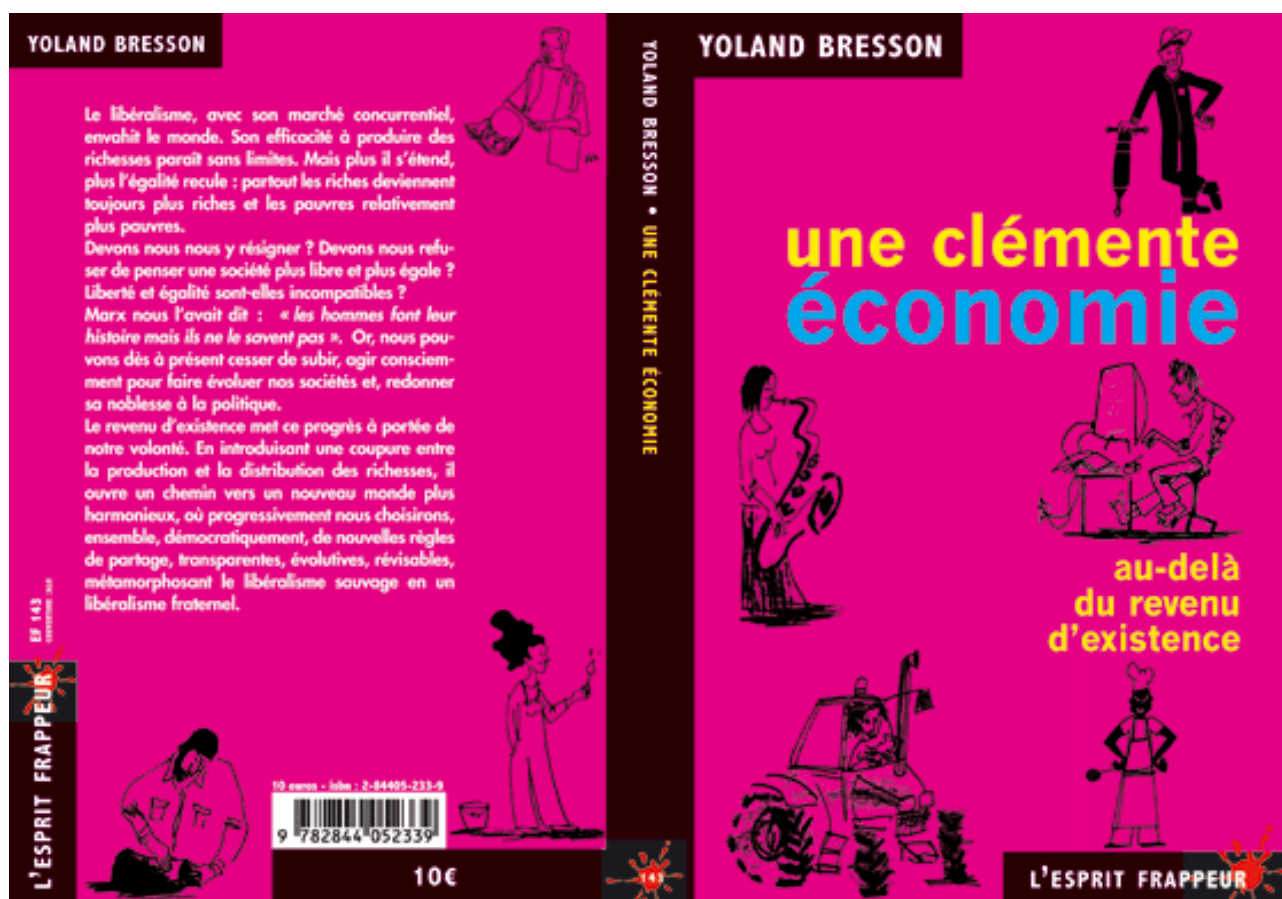
velle idéologie solidariste, «*apporte-t-elle à tous plus de liberté, plus d'égalité, plus de responsabilité?*»

Somme toute, il nous faut redéfinir «l'utopie». L'utopie n'est pas une fiction rêvée. C'est une représentation imagée et consciente d'un projet commun mûrement réfléchi. L'utopie est réaliste. Elle naît du mariage de l'intelligence et du cœur, du pragmatisme et de l'idéalisme en s'appuyant sur les expériences du passé. Elle se tient en éveil pour débusquer les résistances, vérifier l'imagination, rallumer l'enthousiasme.

Un communisme métamorphosé, libéral, unissant les hommes de toute la terre peut-il être cette nouvelle utopie commune?

Jean-Paul Brasseur
responsable de Vivant Europe
www.vivant-europe.org

(texte vérifié par Yoland bresson)



Vie de l'association

Prochaines réunions 2009

Maison des Sciences de l'homme, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris,
salle n° 07, 2^e sous sol à 17 heures

Le mercredi 14 octobre
le mercredi 18 novembre

Le mercredi 9 décembre

Ces réunions sont ouvertes à tous. Venez nombreux.

Cotisations 2009

• Cotisation de base ¹ :	60 €
• Cotisation réduite ¹ : (chômeurs et étudiants)	15 €
• Abonnement lettre de liaison	30 €

1. Donne droit à la lettre de liaison et à une déduction fiscale.

Courriel: contact.aire@wanadoo.fr

Site: www.revenudexistence.org